

Le visible clandestin

Derrière les forêts de François Turcot. La peuplade, 76 p.

Miniatures en pays perdu de François Turcot. La Peuplade, 90 p.

Alexis Lussier

Numéro 225, mars–avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16689ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lussier, A. (2009). Le visible clandestin / *Derrière les forêts* de François Turcot. La peuplade, 76 p. / *Miniatures en pays perdu* de François Turcot. La Peuplade, 90 p. *Spirale*, (225), 46–46.

Tous droits réservés © Spirale, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le visible clandestin

DERRIÈRE LES FORÊTS
de François Turcot
La Peuplade, 76 p.

MINIATURES EN PAYS PERDU
de François Turcot
La Peuplade, 90 p.

par ALEXIS LUSSIER

Le visible nous fait signe, mais discrètement, timide, « l'art du peu », comme dit lui-même l'auteur. Dans une langue dépouillée qui pourrait nous rappeler les textes de Gilles Cyr lorsqu'il évoquait le « *Paysage autre : où finissent les habitations* » (*Diminution d'une pièce*, L'Hexagone, 1983), François Turcot possède l'art d'arpenter un paysage « autre », sans doute, mais surtout un paysage qui semble « s'habiter lui-même », tant les choses semblent toujours chez elles, à leur place, dans la solitude des « *vies minuscules* », pour reprendre l'image de Pierre Michon.

La pudeur des choses et la mélancolie

Comme il arrive qu'un corps se retourne dans son sommeil, ces paysages nordiques où « *la nuit s'achemine* » et « *l'aube faillit* » semblent se retourner sur eux-mêmes comme dans un rêve. On dirait qu'ils s'ébruissent d'être regardés, sans que nous sachions s'il s'agit d'un malaise ou d'une parade. Avec François Turcot, le visible est toujours comme pris sur le fait d'apparaître. C'est que le regard saisit les choses au moment où elles voudraient ne pas être vues. C'est une épiphanie qui se joue sur un moment de fuite. Le regard ne voit pas simplement, il « *surprend* » dans un mouvement de pudeur où lorsque tout apparaît... « *tout disparaît* ».

En somme, ce que François Turcot nous donne à lire ici, c'est la pudeur qu'ont les choses lorsqu'elles vont mourir. C'est aussi ce qui fait la mélancolie de son regard devant la disparition des choses irrémédiablement perdues, parce qu'elles sont tout simplement fragiles dans un monde visible. Ce qui est perdu, ce peut être l'espace, le lieu, la demeure, ce peut être enfin le « *pays* », mais ce qui demeure, ce sont « *les espèces anonymes* » et

« *incertaines* », ce sont ces instants « *où trépigne l'éveil* », et ce qui reste suffit pour y reconstruire un espace, un lieu, une demeure, un pays. Tout recommence.

Nous comprenons que la poésie peut ériger un barrage à la mélancolie. Et François Turcot a compris quelque chose, qui est en soi très simple et au fond d'une singulière humilité, mais pourtant capital, c'est que les choses visibles « *ne disparaîtront pas* » si le visible sait demeurer clandestin, c'est-à-dire... « *miniature* ». Et l'écrivain réussit à nous le faire comprendre avec lui. Ce qui est déjà le trait d'une poésie qui non seulement fait naître son lecteur à lui-même, ce qui est beaucoup, mais qui, d'une certaine façon lui enseigne la manière de regarder. De sorte qu'en ouvrant les *miniatures en pays perdu* (le mot « *miniatures* » étant typographiquement distancé du « *pays* »), nous savons que « *tout est miniature / et n'existe / que par exclusion* ». Nous comprenons que la découverte de la clandestinité des choses, cette existence par l'exil et le retranchement détaillé, oppose une formidable résistance à la mélancolie.

Partager la nuit

Avec *Derrière les forêts*, publié en 2008, quelque chose se déplace. Il ne s'agit plus d'observer à distance le désert lumineux de la nordicité, mais de *traverser* le rideau obscur du paysage à toute allure, de crever l'écran du jour, parce que, dit-il, « *la lumière ne suffit plus* ». Par conséquent, il ne s'agit plus, comme auparavant, de saisir l'incandescence du monde, mais d'avancer dans l'ombre et de frayer dans « *l'étalement de la nuit* ». Non seulement le style est plus sûr et, par conséquent, le regard aussi, non seulement la structure de l'ensemble nous force à admettre une nouvelle maturité, mais surtout, cette fois, le spectateur itinérant

n'est plus *seul* : dès l'ouverture, dans « *Le pas, l'élan* », il s'agit de partir « *accompagné* ». Je ne dirais pas cependant partir « *ensemble* », mais plutôt partir « *entre nous* », dans la distance et l'écart de tout ce qui nous sépare. Où peut bien nous conduire le « *pas* » entre nous, dès lors que nous sommes « *loin derrière les fins de routes / ce que l'on a*

de l'espacement typographique qui donne à la syntaxe du poème des effets de rigoureuse suspension. Densité, aussi, du cheminement « *en parallèle* » de deux êtres qui s'avancent « *entre eux* », dans « *l'impossible noirceur minière / qui fait de nous des taupes, des blaireaux* ». Aussi, le second livre de François Turcot dépose en nous un

[...] le second livre de François Turcot dépose en nous un sentiment étrange qu'il faut méditer avec lui : d'être accompagné là où nous allons implique-t-il nécessairement d'être ensemble ? Peut-on partager la nuit ? La dernière partie de l'ouvrage est relayée, et littéralement prise en charge par la voix du second, jusqu'ici silencieux et soumis à l'initiative du premier. Le second, comme celui ou celle qui ne m'accompagnait pas, semble dire : je suis l'autre de ta nuit !

quitté sans prévenir » et que « *l'intérieur des terres natales* » s'ouvre sur des terres « *inondées* » ?

Nous pénétrons désormais dans un paysage toujours plus dense. Les espaces nordiques aux abords de Churchill dans les *miniatures*... nous semblaient panoramiques ; ils nous ouvraient à la distance pour nous donner le sentiment d'être loin. Ici, le lointain est aussi le plus proche, le plus familier est le plus étranger, et dans tous les signes d'une présence grouillante et active, présence animale, végétale, présence des signes et des indices, nous comprenons que s'avancer à l'aveugle dans un paysage de nuit revient à se coller à « *la gomme des forêts* ».

Mais c'est encore bien peu dire la densité de l'expérience elle-même qui est décrite ici. Densité de l'écriture, d'abord, d'une densité sobre et de peu de mots, étonnamment mesurée au moyen d'une pratique

sentiment étrange qu'il faut méditer avec lui : d'être accompagné là où nous allons implique-t-il nécessairement d'être ensemble ? Peut-on partager la nuit ? La dernière partie de l'ouvrage est relayée, et littéralement prise en charge par la voix du second, jusqu'ici silencieux et soumis à l'initiative du premier. Le second, comme celui ou celle qui ne m'accompagnait pas, semble dire : je suis l'autre de ta nuit ! Et comme dans un étrange éclatement de la voix, sur lequel le très beau livre de François Turcot se termine, l'autre est toujours là pour révéler la limite de ce que nous ne pouvons partager. Nous comprenons alors qu'en revenant sur nos pas, nous parcourons en sens inverse la nuit, « *derrière les forêts* » de l'autre, qui n'est pas encore l'expression de « *ma nuit* » et qu'il faudra reconnaître ensemble une négativité en partage : « *au bout du doigt pointé / juste au fond / de l'angle mort / obscurcie cette tache aveugle / nous ressemble* ». ●